

UN

FRAGMENTS

« Pourquoi la machine que j'ai trouvée en carrière était-elle si bruyante, lorsqu'elle changeait de forme ?

— Mais voyons, Lucas, c'est pour écarter les trouillards. Vous allez bientôt comprendre pourquoi. »

I

Il s'appelait Robert E. Cunningham, et il hurlait comme un damné dans une radio de campagne, tandis que par camions entiers sur son casque et ses épaules se déversait du sable corallien, mélangé à des éclisses de cocotier et à des éclats de métal fumant. Ce Cunningham à la voix forte était lieutenant au second bataillon du 23^{ème} de marines ; nous étions en juin 1944, le 15 aux premières heures de la nuit, dans un trou d'homme en arrière d'une plage dans le sud-ouest de Saipan, et tous les démons de l'enfer tapaient sur leurs tambours pour saluer l'arrivée des soldats US sur Invasion Beach secteur Bleu numéro 2, juste un poil au sud-ouest d'un lieu nommé Charan Kanoa, qui se voulait une sorte de bourgade, mais Dieu seul savait pour combien de temps elle réussirait encore à le prétendre.

Le *Marine Corps* était là depuis le matin, à se faire cogner dessus par les Nippons embusqués. Le flanc gauche du secteur Bleu s'était, disait-on, dégarni alors qu'il n'aurait pas dû. L'impression qui en résultait était fort désagréable au lieutenant Cunningham, dit "Molosse" à cause de son immodérable passion d'égorger les sandwiches selon la manière barbare qu'emploie le pitbull avec une bouteille en plastique, arguant avec sagesse que qui ne bâfre pas sa boustifaille risque d'avoir à la reposer fissa pour partir se faire tuer, et ça c'est très con.

Ainsi, les frères qui auraient dû se trouver juste au nord de Bleu 1 avaient débarqué le diable savait où. Et peut-être bien qu'ils n'avaient pas débarqué du tout. Peut-être qu'ils étaient tous morts dans les explosions au récif tout à l'heure, et qu'ils vidaient à présent leur frustration et leurs chargeurs sur les anges du Paradis, transformant le Septième Ciel en un poulailler sanglant, plein de plumes en suspension, sillonné de volatiles agonisants et troués, parsemé de douilles, de cartouchières, avec Saint-Pierre galopant dans tous les sens et hurlant des imprécations sauvages en Araméen tandis que le Bon Dieu se bouchait les oreilles pour ne plus entendre les jurons de son concierge.

En attendant, ici, sur Terre, à Saipan, sur la côte ouest, après une longue et fort excitante journée de combats volcaniques où membres et tripes avaient volé dans le Premier Ciel sans jamais se lasser, le soleil s'était enfin couché, harassé, épuisé par tant de carnages, et le 23^{ème} de marines se terrait maintenant dans la brousse en arrière de la plage, pelotonné dans des trous d'hommes, cependant que la diabolique artillerie japonaise, qui avait eu des années pour s'entraîner et ajuster ses tirs, prenait un malin plaisir à encadrer tout le monde, et dressait de spectaculaires barrages de feu que personne n'envisageait plus de franchir.

Quand la nuit tomba, un jour étrange se leva, livide, tout crépitant des flashes et des fusées lancées par les navires au large, qui pas un instant ne cessèrent d'illuminer l'île, rendant toute contre-attaque ennemie trop voyante pour être efficace. La plus violente eut lieu vers trois heures de la nuit. Dans leurs trous constamment arrosés d'obus et de mitraille, les hommes du 23^{ème} entendirent, comme si cela ne suffisait pas, se lever dans le nord une rumeur effrayante de machines et de hurlements ; elle fut suivie d'une véritable éruption de boucans divers, au milieu desquels on sembla discerner les nombreux bruits du matériel US en action, merci petit Jésus.

C'est alors que, surgis du néant, nous apparûmes dans le dos du 23^{ème}, debout, nous tenant par la main comme huit gags en prière. Nous fûmes silencieux et circonspects pendant peut-être deux secondes ; incrédules et horrifiés les trois suivantes ; puis nous commençâmes à hurler de terreur parce que tout de même. Ce qui fit croire à une contre-attaque depuis la plage, et tout le bataillon ouvrit le feu pour nous tuer. On nous jeta même des grenades. Mais ce n'était rien en comparaison de ce que nous lançaient les Japonais.

Pour nous, ce fut un évènement aussi cosmiquement inoubliable que, par exemple pour un mélomane, l'expérience auditive et métaphysique de huit singes fous testant la résistance des voûtes d'une cathédrale en dansant le pogo sur un orgue après avoir mis la soufflerie à fond. Et donc, voici ce que narra un certain sergent Wilson à sa fiancée Cindy, dans une lettre qui n'arriva jamais à ladite, parce que la censure considérait avec sagesse qu'il ne faut jamais donner aux civils une occasion supplémentaire de croire qu'on est une bande de tarés, et il y avait de quoi :

« Figure-toi qu'à la même heure, alors qu'enfin j'allais pouvoir imaginer de me poser les fesses tandis que William prenait son tour, un enfoiré de groupe de touristes dégénérés est apparu sur nos arrières et nous a foutu la mégachisée de notre vie tellement qu'ils ont gueulé comme des poivrés. Ah les sales choristes ! Nous, on a cru que c'était les Japs qui chargeaient depuis la plage. Du coup, on leur a balancé toute la sauce qu'on pouvait et on s'est mis à gueuler plus fort qu'eux.

Ensuite Molosse a envoyé Robert et le petit Moore vérifier ce qui s'était passé, car on avait cru entendre des filles, et personne n'avait envie de tirer par mégarde sur des indigènes en civil, surtout les filles. Les deux gars sont revenus avec les artistes, tous vivants. Après tout ce qu'on leur avait balancé sur le caillou, ils n'avaient même pas une égratignure.

Il y avait deux noirs, un basané en chéchia, et d'autres métèques avec des accents pas possibles que j'ai rien compris du tout à ce qu'ils gueulaient. Mais quels gros ânes, tout de même ! Car enfin, on n'a pas idée de venir se pointer justement pile-poil là où ça cartonne le plus ! Il y a des gens, c'est à peine croyable, mais quel genre de cerveau ils se triment ? Le lieutenant ne pigeait rien, il paraît qu'ils avaient été parachutés, une histoire embrouillée, bref on les a envoyés se creuser des trous avec ordre absolu de se taire et de ne pas bouger. Crois-tu bien ce qu'ils ont fait, les grelots ?

Le manuel dit : un trou pour deux, c'est bien, un trou pour un c'est mieux. Eh bien ces crucheaux ils ont fait un trou pour huit. Ouh le bon dieu de cratère ! Ça se voyait qu'ils étaient motivés, pas envie de rester en surface et, bon, on peut comprendre, vu la taille des frelons qui passaient. Alors, quel monument ! La mine à ciel ouvert ! Rien ne tenait, évidemment, les parois se barraient en

couille, ça faisait tout le temps des avalanches. Mais ils ne voulaient pas se séparer, c'était interdit par leur religion. Ils sont allés chercher une tôle de LVT, ils ont posé ça comme un capot au-dessus de leur mine, sur des sacs et des casques pour faire passer l'air, puis ils ont rampé là-dessous et on ne les a plus vus. Comme des crabes sous un bidon.

C'était trop bête, à la fin : un simple coup au but et leur tôle volait au diable, ils faisaient huit crétins morts, mais ils n'ont rien voulu savoir. Des vraies huîtres ! On ne se sépare pas, on ne se sépare pas ! C'était leur rengaine. Qu'est-ce qu'on en avait à foutre, en fait ? »

Après, les Japs attaquèrent vers le village, et le bon sergent Wilson n'eut plus un gramme d'attention à nous consacrer. Quand, vers 05h30, il eut de nouveau le loisir de penser à autre chose qu'à sauver son fion, et qu'il s'en revint, tout fourbu et couvert de sang séché, à son trou personnel, il se retourna un petit instant pour regarder vers notre planque de touristes. Et là, il vit une chose dont il ne parlerait jamais à personne, jamais jamais jamais : un immense nègre taillé comme un nageur olympique, déguisé en croque-mort avec le queue-de-pie du pianiste en concert, fumait un cigare sur la tôle en regardant les obus éclater dans le ciel comme si c'était là un spectacle aussi suave que les ébats gazouillants d'une troupe de gentils moineaux dans un buisson fleuri, poétique comme les premiers pas d'un faon dans un champ de marguerites, majestueux comme la douce noblesse de la Moldau sous les ponts de Prague, quand il neige sur les cent clochers. On le sentait lyrique.

Molosse Cunningham le vit aussi, et, tout comme Wilson, il décida de se taire. Le type sur la tôle avait l'air parti pour déclamer des alexandrins, et ça, c'était beaucoup trop dur à encaisser, surtout pour un troufion sur lequel on a tiré pendant toute une nuit avec des machins gros comme des marmites.

Aussi fit-il comme s'il n'avait rien vu. Il reporta son regard sur le terrain haché qui s'étalait devant lui ; il envisagea l'heure de se bouger les fesses avec un mélange de trac et d'impatience, regarda sa carte, y découvrit son objectif, et se rappela qu'on lui avait donné l'ordre de s'y installer il y avait une bonne quinzaine d'heures, au lieu de quoi il avait passé une nuit à deux pas de la plage, à bouffer du sable et à rentrer la tête sous la mitraille, tandis que, sur son flanc gauche, il entendait le troisième bataillon qui se tapait des ennuis autrement plus importants et qui ne cessaient jamais.

Quand il repensa à son grumeau de touristes nichés comme des cloportes sous leur tôle de LVT, le soleil n'était plus loin de se lever. Tout en se retournant pour regarder vers la plage, Cunningham bailla à s'en décrocher la mâchoire ; des larmes coulèrent de ses yeux rougis par les fumées acides, brouillant sa vision. Il perçut néanmoins comme un éclair bref, de couleur jaune pâle, et crut à un coup au but sur la tôle, mais ça n'avait pas fait de bruit.

« J'ai du mal voir » se dit-il. Oui et non ! La plaque se souleva comme un tapis volant. Dessus, maniant sa canne et tenant, putain de salopard, une coupe de champagne rosé, le nègre en habit de soirée semblait diriger un orchestre de bal. Dessous apparurent les huit gogos, qui se tenaient par la main. Mon Dieu protégez-nous, on aurait dit qu'ils allaient chanter un cantique. L'éclair jaune revint, illuminant tout le secteur comme une fusée au magnésium. La tôle fit un triple saut périlleux et retomba avec fracas sur une pile de caisses de munitions. Celles-ci ne résistèrent pas une seconde, et dégorgèrent une avalanche d'obus dans un bruit de grenier qui s'effondre, réveillant les servants d'un 75mm Howitzer qui avaient enfin réussi à sombrer dans le sommeil.

Quand la poussière fut retombée, il devint évident que le terrier à touristes n'existait plus, et même qu'il n'avait jamais existé, puisque le fameux Howitzer, réduit depuis hier au soir à l'état d'épave, gisait renversé exactement là où le trou aurait dû être. La tôle, pas concernée du tout, paisiblement fichée dans le sable, servait de paravent, de paraballes, de paratout à deux marines morts.

Cunningham ne sut absolument plus quoi penser. Mais il n'eut pas longtemps l'occasion d'essayer ; les canons de l'Indianapolis, au large, se remirent à mugir, le soleil gicla de la mer, la radio crachota, et le marine se retrouva à hurler dedans, comme la veille, aigri cependant d'avoir cru voir des snobs faire la bringue juste sous son nez tandis que les pauvres cons se font hacher menu.

II

Il n'était pas le seul à trouver ce comportement incorrect. Le Baron sifflant du champagne au milieu du carnage, avec nous sous la tôle à se demander ce qu'on fichait là, et tous les autres en train de se faire tuer aléatoirement, il n'était pas possible de se foutre plus éloquemment de la fiolle des gens qui souffrent. J'eus beau me dire que l'Univers, et la Mort, ont des desseins que l'homme n'a pas à juger, je ne pus m'empêcher de partager l'indignation des pauvres ratasses que nargue un tel spectacle.

Vies arrachées comme on arrache des yeux, dans l'absolue indifférence du vide. Où l'on devine que la morale, affaire strictement humaine, ne saurait être utilisée comme grille de lecture pour n'importe quoi, et devient piège dès qu'on l'utilise pour évaluer des faits étrangers ; après quoi on en fourre jusque dans la religion, et l'on s'invente des saints, aux ailes protectrices.

A contrario, chez ceux qui se sont détournés de toute croyance en un projet divin, ne discernant dans les coups du hasard qu'aveuglement et voracité, se renforce le vieux sentiment de l'homme dressé contre la nature, ce qui est aussi une façon de baisser les bras et de ne pas tenir son rang. Ces deux attracteurs sont les Charybde et Scylla de toute philosophie pratique.

Le Baron : « Toute destruction, mes petits, ne supprime que des images ! » Images prises dans le sens d'idoles, statues avec chair et sang, représentations de quelque principe supérieur que n'altère pas l'éphémère.

Oui, pourquoi pas... Disons que c'est consolant. Mais quand lesdites images soupçonnent de ne vivre, en fait de grande aventure, qu'une pauvre petite vie entourée de sommeil, comme dit l'autre à peu près, elles ont le droit de trouver leur sort un tantinet flippant ; et qui leur en voudrait, quand elles sentent autour de leur chétif îlot d'existence gronder la mer immense d'un peut-être néant ? Sur Terre, les marines de Saipan flippaient à mort. Et nous aussi, malgré notre statut particulier. Et pourquoi nous ?

L'efficacité de notre action ne pouvait se fonder que sur une conviction bien forte, qui était que rien de ce que nous pouvions vivre n'était absolument réel. Or, qui pense agir en simulation fait le brave à peu de frais. Néanmoins, le danger terrible de la dispersion, des morts étalées dans le temps, nous retenait dans le raisonnable. Parfois, dans la suite, cette crainte de l'irréparable séparation nous obligerait à de surprenants mouvements, où nous mélangerions

prudence et furie rouge... Nous commencerions alors à former une tribu. C'est à dire que tous, nous serions tout les uns pour les autres. Ce qu'on appelle ordinairement une famille.

Des gens dont la famille est mauvaise prennent le chemin de l'exil ; longtemps ils traîneront une existence de plantes dépotées. Ils se développent par rejection, ils vivent contre, comme les hommes en guerre contre la nature. Ce sont des teignes, ou des naufragés qui robinsonnent comme ils le peuvent, en ne s'appuyant sur rien d'antécédent que des refus.

Mais nous, à huit, formions un monde. Petite grappe d'humains perdus dans un océan de prodiges, coupée de son terreau, nous n'allions certainement pas nous engueuler. Les voyages s'enchaînèrent, insensés.

Nous découvrièmes l'Agrigente du temps de Phalaris, un monde barbare de tortures raffinées et de misère crasse. Autour du tyran se déployaient plusieurs cercles dont il tenait le centre, distribuant la provende et la mort à doses d'autant plus généreuses que la cible lui était proche, plus entièrement à sa merci.

Ainsi, le noble du premier cercle tremblait-il avec plus de raisons que l'officier de carrière, que le maître ne voyait presque jamais derrière les haies de courtisans et de tous ceux dont les nominations tiennent plus à la politique qu'au mérite, et qui interposent, dans la chaîne de commandement, leurs bedaines inutiles. Un noble *de la Chambre* pouvait non seulement perdre ses richesses et sa vie, mais encore sa famille, ses filles précieuses, et surtout ses fils, que le tyran tenait engagés dans la milice, à des postes subalternes où ils lui servaient d'otages pour maintenir le père en de bonnes dispositions.

C'est au fossé entre le professionnel et le politique que nous dûmes d'avoir la vie sauve. Les hauts cercles nous voulaient morts, car nous avions déplu au maître. Les militaires n'en demandaient pas tant, qui en savaient sur leur patron plus que n'en contiendra aucun livre.

Lorsque, finalement, les insurgés s'en prirent à Phalaris, les soldats, sous la conduite d'officiers blanchis sous le harnais, rompirent leur serment et, comme on dit, levèrent la crosse. Nous servîmes là de catalyseurs, ayant mis le doigt (nous ne nous étions pas tus) sur la différence entre prince et tyran de bas étage : l'un aime à déployer ses ailes, l'autre joue des serres et se prend pour un aigle.

Nous vîmes à l'œuvre le fameux taureau d'airain, dans lequel on enfournait les victimes à cuire. On enflammait du bois sous le ventre de la statue ; les hurlements sortaient par les naseaux, auxquels un mélomane dément avait adjoint des espèces de flûtes, petit trait qui se voulait d'humour mais qui était raté parce que ça fonctionnait mal et que le son était ridicule, ce qui rajoutait à l'horreur.

Le taureau était petit, mais efficace. Cette machine fut fondue peu après son dernier repas – Phalaris en l'occurrence. Charmant spectacle auquel Primo, encore un peu juif, ne resta pas insensible : il ricana, tout guilleret, songeant à ses ancêtres. Nous partîmes au milieu des fêtes de la libération.

Autre époque, autre tragédie. Pris entre deux feux dans le nord de ce qui serait un jour l'Écosse, nous fuyions devant l'invasion romaine qui se déversait sur le pays Picté. Nous prenions soin toutefois de ne pas venir au contact des

indigènes, gens dangereux et très remontés, dont un vieil homme rassemblait alors les clans pour l'ultime bataille que relate Tacite en son *Agricola*.

Dans cette affaire, comme à Saipan, nous fûmes juste témoins, galopant de ci de là pour échapper aux bandes ou aux cohortes, jusqu'au massacre final et à ce qui s'ensuivit : car, ici comme à Saipan, les civils préférèrent souvent se précipiter, du haut des caps et des falaises, dans la mer sombre qui s'ouvrait au nord, plutôt que de subir l'esclavage terrible des envahisseurs.

Tacite ne rapporte pas ce fait : il y eut en Calédonie plusieurs *Banzai cliffs*, et, contrairement à ce qui advint à Saipan, aucun navire ne chercha à secourir les survivants de ces suicides en masse. « Bon débarras » fut ici l'avis général.

Le Senjinkum : « Je ne souffrirai jamais le déshonneur d'avoir été pris vivant ». Un adjudant d'Agrigente, qu'un courtisan menaçait, le dernier jour de l'émeute : « Plutôt crever que de défendre encore un gremlin pareil ». Calgacus, coordinateur des Caledonii en guerre : « Au bout du monde et de la liberté, n'ayant sous les yeux aucun rivage asservi, nos regards même n'étant pas souillés par la contagion de l'esclavage, nous avons gardé l'honneur. Quoi qu'il advienne, nous saurons ne pas le perdre ». Ce qui est une digne façon de suggérer aux troupes la mort quand la victoire s'est refusée.

Tacite, après avoir bien trafiqué ce passage, conclut plus loin, lorsque la défaite est consommée : « Il est prouvé que certains massacrèrent leurs femmes et leurs enfants, dans un sentiment de pitié¹ ». Et moi je dis que des milliers ont sauté des falaises, dans les jours qui suivirent, tandis qu'au loin croisait la flotte romaine, que ce spectacle réjouissait puisqu'ils saluaient les avalanches de corps avec des trompes et des cris comme au cirque.

« Nous ne nous laisserons pas faire ! » Il est des moments où la justice commande de ne plus ni baisser la tête, ni fuir, ni obéir. En ces instants se déploie la puissance de qui n'a plus rien à perdre que sa propre estime ; sa mort secoue alors l'Histoire, et gronde longtemps dans les recueils ; indocile, de siècle en siècle elle gifle au passage la brute qui pérore. Une nuit, nous avons mangé des grillades sur la plage, au siège de Troie, qui ne voulait pas se laisser faire.

III

En service auprès de la Reine. J'emporte les œufs, qui sont gros comme des oreillers, dans des logettes disposées au pied des parois, où les attendent les nourricières anxieuses et affairées. Toujours, celles-ci émettent des doutes sur mes compétences de transporteur, me jugeant inappliqué dans mon travail : un jour, j'en laisserai tomber un, et qui, alors, se fera laver la tête ? Amer, je leur rétorque : « Comment pourrais-je négliger mon devoir, alors que je suis le père de la moitié d'entre eux ? » Le service à l'abdomen est en effet réservé aux géniteurs ; ce qui est, pour les œufs, une garantie de bons traitements.

Je repensais à ce rêve déjà ancien, alors qu'à la suite du Baron, après avoir traversé de nuit un quartier assez mal famé d'une grande ville, où des garçons comme des fauves luisants nous épiaient dans l'ombre des passages, nous

1 Édition de la Pléiade. Le texte est très beau. Les citations en sont tirées, même s'il m'a fallu les corriger afin de rétablir, bien entendu, la vérité.

avons pénétré, presque sans transition, dans un grand appartement de style haussmannien, rempli d'une très riche bourgeoisie. Une musique syncopée provenait des doubles portes ouvertes sur des salons aux plafonds hauts, desquels pendaient de gros lustres opulents. Des robes étourdissantes passaient en scintillant, des colliers de perles cliquetaient au cou des matrones, caressés et soupesés par des mains calculatrices dont les doigts étincelaient.

Il y avait là des jeunes filles en parure de combat, qui essayaient leurs charmes sur quelque victime indulgente et sans enjeu, pour le simple plaisir de l'entraînement. Leurs véritables cibles étaient les jeunes mâles qui évoluaient au centre, tournoyant sur les parquets entre les bras experts de dames rompues à ces joutes, dames que je me pris à cataloguer comme *essayeuses*. D'autres regards se posaient encore sur eux, lancés de derrière un verre ou par-dessus des épaules, en direction de tel ou tel de ces garçons que cette attention ne surprenait nullement : ils étaient là pour convaincre, et l'on y parvient en ces lieux non pas en se singularisant, mais en s'accordant aux ambiances et aux usages.

De temps en temps, l'un ou l'autre de ces jeunes loups s'approchait poliment d'une demoiselle, et l'invitait à danser. Je sentais ici l'influence d'un esprit qui aurait dominé dans une lointaine époque ou sur un autre monde, mais que le foutoir de mon siècle aurait jeté aux ordures au même titre que telle coutume pittoresque d'aborigènes éteints.

Pedigree et *curriculum vitæ* de chacun des jeunes hommes étaient connus de tous ; et les jeunes filles, en femelles attentives à ne pas se perdre, faisaient, sous le regard des mères, monter les enchères à mesure qu'elles triaient les prétendants, selon un rituel sans illusion.

Se trafiquaient ici des alliances de raison, et de trop gros capital pour qu'un écart y fût toléré. Les hommes, tous aisés, tous compétents, paradaient devant ces dames qui jugeaient là directement, sur pièce, après avoir consulté les dossiers dans les antichambres. Les anciennes se tenaient en retrait, derrière l'oreille droite, pour le conseil ; souvent elles posaient sur les jeunes épaules des mains protectrices ou encourageantes.

Nous traversions cette scène en parfaits étrangers. Malgré son bariolage un peu voyant, le Baron pouvait encore passer comme assorti à ce monde chatoyant tout entier braqué sur le paraître et la puissance : avec son costume richissime, il nous servait ici d'étrave. Moulinant de sa canne à pommeau diamanté, il ouvrait la route, avec un mot aimable à chacun lorsqu'il lui fallait négocier un obstacle. Quant à nous qui suivions, une bulle se creusait à notre passage ; des regards se posaient sur nos physionomies, et les pieds, d'eux même, reculaient d'un pas discret pour ne pas nous frôler. Nous autres touristes faisons tache.

Le Baron s'arrêta au fond d'un couloir. « Mon camouflage » crut-il bon d'expliquer. « Qui penserait à me chercher dans ce genre de tripot ? Hi hi ! Et, avez-vous remarqué ? Ici, ce sont les femmes qui dirigent. Cependant, les mâles ne sont pas à négliger ; aussi, ne vous étonnez pas de ce que vous allez voir ; après tout, je tiens à ma tranquillité, et tout artifice qui peut écarter les indésirables est le bienvenu ». Il agita sa canne devant une porte puis ouvrit celle-ci ; un couloir apparut, au fond duquel attendait un placard, dont il écarta les battants.

« Un sas ? demandai-je. Une autre porte Ludienne ?

— Oui... Attention maintenant ; je passe devant. »

Une nuit surgit, avec la forêt bruissante et la touffeur des jungles océaniques, à ceci près que deux lunes se reposaient dans le ciel, éclairant les crêtes de lointains nuages secoués d'éclairs. Nous avions éteint la lumière du couloir. Le Baron agita de nouveau sa canne, qui se mit à produire une lueur rouge et nous chauffa le visage.

« Il vaut mieux, en ces endroits, savoir se prémunir... Voyez plutôt ! » La lueur s'intensifia, et nous reculâmes pour ne pas cuire, tandis que le Baron, insensible à ces rayonnements, brandissait son instrument vers le haut. Alors nous vîmes, à quatre pieds au-dessus de nos têtes, des araignées par centaines, qui galopaient comme des perdus pour échapper à la chaleur. Sous les courses de toutes ces bêtes, les toiles ondulaient. Bientôt les arbres se remplirent, tandis que les filets vidés n'exposaient plus que quelques momies, dont certaines avaient la taille presque d'un écureuil.

« De bons gardiens... Ceux-ci pêchent les êtres volants et les arboricoles, mais il y en a d'autres qui font des trappes, et d'autres encore des rideaux. Tenez-vous donc bien derrière moi, et marchez là où je marche exactement ! »

Nous rencontrâmes quelques squelettes en chemin, et passâmes à côté d'ombres effrayantes, où bougeait une vie silencieuse. Trois fois, le Baron écarta des draperies pleines de monde. « Je les appelle mes petites Heures car, selon l'ancien mot, toutes blessent, sauf la dernière. Bien ! Nous arrivons ». Un bunker étalait sa masse au milieu du fouillis. Derrière les vitres des meurtrières, des machines semblaient guetter, tandis que partout sur la surface du bâtiment rôdaient les insectes et les araignées. Le sous-bois, devant nous, était tapissé de chasseurs, d'élytres et de petits os.

« J'ai vu certaines grottes, dans le Sarawak, dont le sol recouvert de guano accueillait semblable grouillement » nous dit Niko. « Je me souviens en particulier d'une galerie où un être rond et blême, de la taille d'un ballon de football, nous poursuivit longtemps par les plafonds. Ses huit pattes grêles étaient d'une longueur qui me donne encore des frissons. Il nous pourchassa jusqu'à ce que l'odeur de la forêt lui annonçât la fin de son territoire. Nous n'avons pas cherché à échantillonner ce spécimen ; il semblait de taille à nous mater. »

Traverser le champ de tir devant le bunker ne fut pas une mince affaire ; certes, les bêtes refluaient devant la lumière du Baron, mais, lui sitôt passé, elles reprenaient leur place et nous reniflaient les talons. « Les ombres de la nuit vous cachent maint spectacle pénible pour l'esprit. D'ordinaire, je connecte la porte du placard à la combe dans le temps où il fait jour ; ainsi, tout vivant assez hardi pour s'y aventurer devient fou de terreur, et s'enfuit pour toujours, s'il ne meurt pas avant. — Y-a-t-il eu des exemples ?

— Autant qu'il y a de cadavres sur la chaussée, mon petit. Vous faites partie des rares esprits que j'accepte. Souvent, les autres sont... arrogants ? L'humilité permet à qui la pratique de s'attendre à tout, tandis que l'arrogance vous cache presque toujours ce qui s'approche, et ne vous est ensuite d'aucune utilité. Entrez vite ! »

C'était un poste de garde. Huit robots bricolaient des mécaniques dans un coin, ou regardaient par les meurtrières. Celles-ci formaient de merveilleux pièges, vers lesquels les insectes ailés se précipitaient, attirés par la lumière de la salle. La plupart s'empêtraient dans les filets tendus par les araignées, qui avaient vite fait de comprendre comment tirer parti de l'endroit, et grouillaient sur les cadres, les

pattes posées sur les tendeurs de leurs toiles collectives. Peu d'insectes parvenaient à s'écraser contre les vitres, qui faisaient ici office de drap étalé dans la nuit, que les entomologistes éclairaient, et sur lesquels abonde la récolte.

Je vis d'un peu trop près à mon goût un arthropode ailé long comme la main, dont la robe arborait les enseignes de la mort : d'un rouge cerise mêlé de taches blanches avec de petits points cyan, elle promettait une fin rapide à qui voudrait se nourrir de son propriétaire. Je n'étais pas sûr qu'en outre cet insecte ne fût pas armé pour l'attaque ; d'exécrable humeur après le tour de chien que lui avait fait la vitre, il pourchassa une araignée venue aux nouvelles, et celle-ci ne traîna pas.

Ce spectacle répugnant pour les humains laissait de marbre les robots, dont le Baron m'avait dit qu'ils servaient au débroussaillage, à la défense contre les intrus, et à la chasse au gros gibier. Du reste, ils avaient tout à fait l'allure d'armes sophistiquées. Quand ils sortaient, ils revêtaient des combinaisons souples, qui leur servaient d'épiderme, protégeant ainsi leurs organes internes des visites importunes.

« Savez-vous, me dit l'un d'eux, que cet insecte que vous regardez est un piège pour les oiseaux qui chassent dans la journée ? Imaginez des nuages de volatiles, occupés à batailler et à fondre sur tout ce qui vole et qui n'est pas eux. Dans le lot, celui-ci arbore, sous un éclairage ultra-violet, des couleurs qui le font passer pour un congénère ; ainsi, de loin, vu avec les yeux d'un oiseau, il est pris pour tel, et peut s'approcher de ses victimes sans les alarmer. Quand ils s'aperçoivent de leur méprise, il est généralement trop tard. L'insecte est trop près, il est en position d'attaquer, et remporte déjà la victoire. Ainsi, il chasse les chasseurs. Et ceux-ci sont au courant ; mais ils se font avoir quand même.

— Déguisement réussi, répondis-je. Dans le même ordre d'idées, mais pour un but inverse, sur ma planète, certains oiseaux ont des motifs de feuilles mortes, qui les rendent invisibles aux prédateurs ; mais les UV les font flamboyer. Ne peuvent les détecter que les membres de leur espèce, ou de leur genre : ayant des optiques adaptées, ils s'entrevoient à des centaines de mètres. Quant aux araignées, de celles qui tendent des toiles en travers des herbes, beaucoup ne deviennent visibles qu'au dernier instant. Pour un papillon, il est trop tard. Il servira de repas. Mais c'est ici art de pêche, tandis que votre insecte chasse.

— Les ruses ne sont pas si nombreuses. On pratique les meilleures sur tous les mondes. Venez-vous ? Une collation vous attend à côté. »

Ceci, bien entendu, pouvait être valable pour nous. Depuis que nous avons franchi la porte de la lagune, jamais nous n'avions eu vraiment le choix. Notre parcours s'était toujours présenté comme une suite d'épreuves bizarres sans alternatives. Bien sûr nous redoutions des pièges, mais les choses que nous découvrions étaient par trop extraordinaires pour nous permettre d'y déceler la moindre ruse : s'il y en avait eu, elles se seraient dissimulées dans le fatras, et à quoi, alors, les eût-on reconnues ? Ceci étant, « on pratique les meilleures sur tous les mondes »... Ici, des oiseaux prenaient des vessies pour des lanternes.

Une petite histoire, en passant : dans nos innombrables expéditions, nous fûmes un jour transférés sur un plateau herbeux, que bornaient au nord des montagnes tandis que la mer, au sud, argentait l'horizon. Il y avait là des herbivores, des sortes de vaches unicornes, qui semblaient, elles aussi, « de taille à nous mater ». Nous n'approchâmes surtout pas de ces inquiétants quadrupèdes, moi le premier.

Or, un beau matin, pour descendre dans une vallée, il nous fallut emprunter une ravine étroite, au travers de laquelle nous attendait une véritable trappe, que nous ne vîmes pas, bien entendu. J'étais devant, quand le sol se déroba ; je m'enfonçai jusqu'à mi-corps. Trop léger pour faire s'effondrer la structure, j'étais resté suspendu au-dessus de la fosse. Mais je ne le savais pas : je croyais avoir simplement ouvert un de ces nombreux petits gouffres qui creusent les plateaux calcaires, et dans lesquels chute la sauvagine.

Primo vint m'aider à m'extraire ; il s'enfonça à son tour. Niko, alors, déroula une corde, l'amarra à une roche et nous la lança ; dans le mouvement que nous fîmes pour la saisir, le treillis de bois craqua autour de nous et s'effondra. Nous pendulâmes. La fosse était un gouffre peu profond, aux flancs verticaux, et dont le sol était hérissé de petits bois biseautés ; un piège à bestiaux.

Nous descendîmes inspecter les pieux. À ce moment précis, des hominidés qui avançaient sur une crête nous découvrirent. Ils vinrent voir ce que nous fabriquions dans leur piège. Ils rigolèrent beaucoup. Toutefois, il fallut réparer.

Nous passâmes trois semaines dans leur communauté. Ils étaient petits, graciles, vifs, la peau brune, assez velus. Tous incroyablement jeunes. Les filles étaient à peine pubères qu'elles devenaient mères ; à seize ans, elles étaient au centre d'un carrousel d'enfants, qu'elles dirigeaient en commun. La première gestation devait avoir lieu vers les neuf ou dix ans.

Les membres les plus âgés n'avaient pas trente ans, peut-être moins. Tout ce petit monde était jeune, franchement immature, fou comme des petits chiens fous, jaloux, querelleur, excessivement passionné, et porté sur la bagarre.

Les filles se crêpaient le chignon à tout propos. Bien entendu, elles nous considérèrent comme des vieilles peaux, et nous ignorèrent superbement sauf une, douze ans à peine, qui lançait à Primo des regards brûlants. Elle parvint assez rapidement à ses fins ; ce qui eut pour conséquence que mon camarade faillit se faire assassiner par Cécile.

Nous étions si vieux, à côté d'eux. Si éloignés dans l'évolution ! Notre espèce est si dépendante de la technique, des dentistes, des cardiologues, des pharmaciens, des industries, que la vie sauvage la tuerait net si elle n'avait pas toutes ces prothèses, toutes ces béquilles pour se tirer d'affaire. Aussi, nous faisons sensation. On vint de loin pour nous contempler.

Évika et Niko, surtout, faisaient figure de phénomènes. Jamais dans ce pays l'on n'avait vu de si vieux individus ; à tel point qu'au début, il nous sembla bien que le clan considérait nos deux anciens comme appartenant à une autre race, domestiquée ; des bêtes de somme. Quand nous réussîmes à faire entendre qu'ils étaient nos compagnons, et de vrais humains comme tout un chacun, ces deux-là devinrent d'un seul coup des héros, des divinités ; leur vieillesse était quelque chose de si extraordinaire que l'on ne pouvait que se prosterner devant, et faire montre de beaucoup de superstitieuses prévenances, des fois que.

C'est comme s'ils avaient rencontré là quelqu'un qui aurait connu la naissance du monde ; ils ne voulaient plus les quitter. Notre vieille paire de gredins se transforma, à cette occasion, en couple. Voilà donc des humains qui prenaient des vieillards pour des lanternes. Et pourquoi pas ? Mais revenons au bunker du Baron.

Nous franchîmes encore un sas, qui nous amena dans un salon calme et tiède, baigné d'une odeur de garrigue endormie ; fort loin de l'abominable jungle aux araignées. Nous accueillit un cube qui semblait fait de pyrite, magnifiquement ouvragé, et qui flottait. « Mon *major domi*, annonça le Baron. Lui s'occupe de tout, dirige tout, et prend ses ordres auprès de moi. Les gens de son espèce sont les indispensables piliers de tout manoir digne de ce nom. »

On s'affala dans d'ineestimables canapés ; on but des jus de fruits paradisiaques ; on croqua des sortes de noix dont le goût m'évoqua une promenade dans le maquis, hors sentier, au creux de l'hiver, à fourrager dans les broussailles. Karine y voyait plutôt certaine rouverte au pied d'une montagne provençale, à la saison froide là encore ; Cécile et Primo régressaient en duo, charmants tout plein, seuls au monde au milieu de palétuviers sous la pluie. Je ne sais pas ce que voyaient les autres, mais c'étaient certainement des choses enchanteresses, car tous souriaient bêtement. Lotophagie ? « Voici les fruits de ma terre » nous dit le Baron modestement. « Ils sont les emblèmes de ma fonction. À méditer, jeunes gens et moins jeunes : pour les temps à venir, la figure du jardinier ». Comme nous étions fatigués, nous fîmes semblant de méditer.

Une merveilleuse odeur de buis montait des fenêtres ouvertes sur la nuit. Je me levai. J'ai toujours aimé cette plante. Je l'ai rencontrée par vastes troupeaux, accroupie sur ses racines au long des pentes raides offertes au soleil ; je l'ai vue, comme un petit fortin contre le vent froid des grands plateaux, en gros buisson dans lequel nichent, pas fous, les petits oiseaux ; j'ai marché entre ses troncs au fond des combes silencieuses où elle se dresse, arborescente, à la recherche de la lumière. Dans certains cols elle explose, et ses bosquets centenaires servent alors de bornes aux alpages ; on rampe là-dessous, et l'on s'y trouve si bien à l'abri, lorsque passe le ventre d'un nuage, dans le grand silence ouaté qui s'établit alors dans la montagne, qu'on pourrait s'y endormir. En général c'est une plante vaillante et de bon augure.

Niko m'avait rejoint aux fenêtres. « Mon Dieu que cela est beau » soupirait-il. Une pente douce, couverte d'oliviers au pied desquels on devinait, dans la nuit, les taches des filets de ramassage, descendait au fond d'un golfe que gardaient deux promontoires. Quelques lumières brillaient dans la campagne. Je ne voyais de buis nulle part, mais leur parfum envahissait tout.

« Vous faites de l'huile ? demandai-je au Baron.

— Bien sûr » répondit-il en venant se poster à ma gauche. Il huma la nuit douce. « Regardez la mer... Voyez comme elle luit. C'est le plancton. Chaque soir il monte, et redescend dès que le soleil se lève. Les poissons le suivent. En ce moment, c'est l'heure du repas là-bas. »

De fait, des bateaux erraient là-dessus en silhouettes sombres, comme des escargots sur une plaque de verre dépoli qu'une lumière éclaire par-dessous. « Vous aimeriez vivre ici, Niko ?

— C'est si calme... On sent une grande paix, comme la fin des ennuis. Qu'est-ce que c'est, quel est ce monde ? Je l'ai recherché partout.

— Ni flics ni soldats ni truands ; ni politiciens, par conséquent. Juste un monde de récompense, un monde idéal, rêvé bien sûr... Ceci est Avalon, l'île des héros qui ont bien travaillé. C'est le pays des justes, la Jérusalem céleste, la terre fertile. C'est le bon jardin. Un aspect de mon fameux jardin des tableaux.

— Qui l'habite ?

— Artus, Joseph, que sais-je ? Toute la digne humanité aimerait s'y précipiter. Je suis bien certain qu'en fouillant un peu, on y trouverait un véritable Don Quichotte, et tant d'autres qui ont donné, donné, et donné encore... ou se sont fatigués à vivre au milieu des fauves, quand il faut se battre pour qu'une petite bulle de justice résiste quelque part, le temps, bien souvent, d'un simple battement d'âme. Ici reposent ceux qui, en réponse aux méchancetés, ont fait du bien autour d'eux ; des obstinés, qui n'avaient pas froid aux yeux.

— Alors ici, c'est le Grand Peut-Être de Rabelais ?

— Oui mon cher...

— J'en ai toujours rêvé. Depuis tout petit, j'ai l'impression d'avoir soupiré après un tel endroit. C'est la terre de l'abandon. Enfin... Enfin ! Ne plus lutter... »

Le Baron ne releva pas. Il se tut, et regarda Niko rêver. Dans ses yeux, cependant, passèrent des flammes. « *Non sum abbas Cucaniensis* » daigna-t-il enfin dire... « Ici, c'est encore un de mes crépuscules, Niko. Ce lieu n'est pas pour les vivants. »

C'était là l'ouvroir du Baron. Nous fréquentions ici le côté florissant du personnage. Mais pourquoi parlait-il de crépuscule ?

« Pour la Cocagne, reprit le Iwa, il faut du *Bacchus*. Ce n'est pas là le bon territoire... Primo ? Racontez-nous un peu ce que serait, selon vous, la terre de Cocagne. À vous étudier, je présume que vous en avez quelques notions.

— Ah, la Cocagne, c'est tout autre chose... Il y faut du pinard, de la fesse, de la boustifaille ! Et d'abondance ! Surtout, surtout : pas d'inspecteur des travaux finis, ni de bonnes femmes vertueuses. On s'y laisse jouir, et c'est même permis.

— Tandis que chez moi l'on crée... Un saint, de je ne sais quelle église sur je ne sais quelle planète – j'ai oublié – a dit ceci : *sans les morts, le monde s'effondrerait tout entier*, comme une maison qui s'écroule. Ici l'on est franc, et sur bonne terre franche. Pas de Cocagne, mes petits chéris, car il y aurait alors un problème... Karine !

— Oui Monsieur ?

— Montrez-nous le problème, Karine s'il vous plaît !

— En Cocagne, on jouit sans entraves, on ne fait rien, tout arrive au moindre souhait... Ceci ne s'est jamais vu dans le monde réel, à moins de réduire ses désirs à presque rien – si bien qu'il est impossible que ceux qui restent ne soient pas exaucés – ou bien d'en accepter les illusions... De fait, je crois savoir qui en serait l'abbé !

— Allez-y, dites-nous voir...

— C'est le Vieux de la montagne ! La Cocagne serait un piège.

— Karine, tu n'es pas drôle, bougonna Primo. Rabat-joie !

— Et qui bosse, alors ? Et qui paye ? Car enfin, tu connais comme moi la loi universelle : qui s'amuse honore la facture. Rappelle-toi Pinocchio, devenu bête de somme pour avoir fait la bombe en se fichant du reste. Les pays où l'on jouit de tout sans effort nécessitent d'innombrables petits lutins pour faire tourner la machine ; et ça se paye, le petit personnel ! D'où, selon moi, deux solutions : soit l'on est un invité de marque au prieuré de Ripaille à la bonne époque, avec une armée d'esclaves dans la vallée pour encaisser les caprices de ces messieurs ; soit l'on a signé un contrat idiot avec le Diable, auquel cas, tout comme pour le petit Pinocchio, le réveil sera infect. Hihan ! »

Le Baron poursuivit la leçon : « Merci, Karine, pour cette exacte description des conséquences... Primo, ripailler nécessite d'énormes investissements, ou alors un bel héritage... Karine, à ce propos, vous avez fait référence aux paradis

artificiels d'Alamut, où, dit-on, se fabriquaient des kamikazes d'une manière tout à fait chimique, avec, toutefois, l'aide de quelques jeunes filles. J'accepte cette image même si elle est probablement fautive, car elle évoque assez bien ce qui se trame dans un contrat *alla cuccaniana*. Cependant, puisqu'il est question, avec Alamut, de la secte des assassins, vous me ferez le plaisir d'admettre qu'il n'est pas nécessaire d'être une bande de hashishiyyin pour se faire sauter les tripes dans un mariage ou au marché : de simples gardiens de la foi y réussissent parfaitement, et en toute sobriété... Hassan, mon bon ami, apprenez-nous comment l'on dit, en arabe, le fondement de la foi...

— Asâs !

— Et un gardien ?

— Pareil !

— Voilà pour les assassins. Ceci étant, pas de ça dans mon jardin, évidemment. Maintenant, retournons nous asseoir, car je voudrais que vous me racontiez vos aventures. Si je me souviens bien, nous vous avons lâché, Maxime et moi, sur un petit quai de gare, au milieu d'une campagne moche et tristoune... »

IV

Dès le début de notre apprentissage, un protagoniste nous avait comparés à une bande de crabes, sous un tonneau je crois bien. Il n'avait pas tort. Mais il est curieux que ce comportement ait, pour ainsi dire, giclé d'un seul coup sous la pression des faits, nous transformant illico en de méfiants crustacés, alors que nous aurions pu tout aussi bien nous révéler sous l'enseigne du gnou en fuite ou de la charge des otaries, allez savoir, puisque « restez groupés » fut toujours notre devise.

À Saipan, ce comportement en était encore au stade amorphe et mal identifiable de l'esquisse, mais il ne tarda pas à s'affirmer. On nous prenait ordinairement pour une troupe d'inoffensifs benêts, puis un trait de génie proprement stupéfiant nous faisait attaquer ou prendre la tangente, ce qui désarçonnait toujours les indigènes au moment juste où ils pensaient pouvoir s'en payer une bonne tranche à nos dépens.

J'ai bien fouillé dans la zoologie depuis, et j'ai trouvé : nous étions dignes d'arborer les armoiries de *Grapsus grapsus* Linnæus 1758, un infernal petit crabe d'Amérique centrale qui fait partie du groupe dit des *sally lightfoot*, et auquel Steinbeck, dans son livre sur La Mer de Cortez, a rendu un vibrant hommage, dans la partie consacrée à la faune du cap San Lucas, en Basse-Californie : « Bien qu'ils grouillent sur les rochers du cap et, dans une moindre mesure, de l'intérieur du golfe, ils sont excessivement difficiles à attraper. Ils semblent capables de s'enfuir dans n'importe laquelle des quatre directions ; mais, ce qui est encore plus frappant et qui est peut-être dû à la rapidité de leur temps de réaction, ils semblent lire dans la pensée de leur chasseur. [...] Si vous marchez lentement, ils marchent lentement devant vous, en troupeaux. Si vous vous pressez, ils se pressent. Quand vous leur plongez dessus, ils semblent s'évanouir en petites bouffées de fumée bleue². »

2 John Steinbeck : Dans la mer de Cortez. Trad. Rosine Fitzgerald. Actes Sud, 1989.

Plus tard, Steinbeck et son équipe leur tendront un piège. En pure perte : sans avoir aucun moyen de savoir ce qui les guette, les petits monstres obliqueront pile au moment où il ne faut pas, et échapperont, par un circuit inattendu, au filet qui allait s'abattre sur leur horripilante petite bande cliquetante.

« Alors vous croyez vraiment que nous agissons comme des crabes ? Cécile était plus que dubitative. Mais le Baron :

— Imprévisibles et stupéfiants, retors et soupçonneux ? Toujours collés les uns aux autres ? Teigneux, agressifs, jamais sûrs de rien ?... Bien sûr que vous êtes des crabes ! Aucun d'entre vous, par exemple, n'a les yeux dans sa poche. Vous avez développé des capacités de perception stupéfiantes, qui vous autorisent à plonger dans les mêlées les plus coriaces. Avez-vous visité le Beyrouth des années 75-80 du siècle dernier ? La partie carrée entre Maronites, Chiites, Druzes, Sunnites, et celle entre pro-Libanais et pro-Syriens ? Oui ! Vous avez trouvé ça comment ?

— Fade.

— Fade ! Il fallait être le Baron pour entendre ça de ses élèves. Croyez-moi, vous avez acquis l'esprit du Troupeau de Crabes. C'est spécial, mais, pourquoi pas ? Allez, on se détend, on reprend des jus de fruits !

— Heu...

— Oui Lucas ? Ah, les toilettes ? Les toilettes... est-ce que nous avons ça ? Non... Vous allez repasser le sas, et je vais vous donner une escorte. »

Tandis que j'allais précautionneusement à mes affaires, entouré d'une garde qui me terrorisait par son zèle à défourailler entre mes jambes (« Pour dégager le terrain, monsieur. Ici, les crustacés ont de sacrées pinces »), le Baron entretenait mon équipe de choses fort intéressantes sur l'histoire du bunker. Plus tard, étant revenu entier, bien que joliment secoué par la faune locale et les coups de pétoire des mécaniques, j'entendis la fin de cette phrase : « et c'est pourquoi il faut que je vous explique maintenant qui je suis, et ce que vous êtes amenés à faire. Pour ceci, allons nous prélasser dans mon jardin... »

Nous sortîmes dans la campagne parfumée, sous les étoiles. Sur un bout de terrasse, il y avait des chaises longues. Le Baron nous invita à nous y étendre, puis il alluma un cigare, qui rougeoya dans la nuit comme une grosse planète.

